

XYZ. La revue de la nouvelle



Cette route sans origine

Annie Riel

Number 71, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3839ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Riel, A. (2002). Cette route sans origine. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (71), 56–60.

Cette route sans origine

Annie Riel

Je disais mon nom à voix haute. Je regardais ma poupée. Je répétais mon nom de nouveau ; lentement, en détachant les syllabes, avec des accents et des intonations différentes, espérant saisir quelque chose de moi dans les interstices. Je fermais les yeux et tentais d'entendre ce qui restait après qu'il eut été prononcé. Rien. À part un mauvais goût dans la bouche. Je n'arrivais toujours pas à comprendre qu'il puisse s'agir de moi. Julie. C'est court. C'est vide. Et je n'aime pas les « u », ils brisent la musique des mots. De toute façon, je suis convaincue que ce nom m'a été donné par défaut. Comme si mes parents avaient pris le nom le plus commun des jeunes filles de mon âge parce que ça ne valait pas la peine d'y penser. Ainsi, je serais cachée parmi tant d'autres petites filles que je pourrais m'y perdre facilement. Ça serait moins compliqué pour tout le monde. Je ne savais pas. Je ne savais rien.

Je me suis mise à dresser une liste de noms. Je passais beaucoup de temps à écrire tous les noms du monde. Je voulais être certaine de donner le plus beau à ma poupée. Je remplissais des feuilles et des feuilles avec des colonnes de noms, puis regroupais ceux commençant par « a », par « b » et ainsi de suite. Ma poupée avait plusieurs noms, et moi aussi. Ça dépendait des jours. Ce jour-là, je m'appelais Alicia et ma poupée, Sandrine. Des noms délicieux qui faisaient glisser la langue sur le palais et les dents. Nous n'avions pas de nom de famille. Je trouvais ça très laid. Alicia suffisait. Un nom de famille viendrait briser la musique de mon nom. Ma musique.

J'ai alors commencé à ne pas répondre quand ma mère m'appelait. Surtout quand elle criait, même si ça la faisait crier encore plus fort. Juste un nom, un vrai, me rendait plus forte. Mes jeux ont connu quelques variantes, j'investissais le rôle de celle que je serais plus tard. Je voulais conduire des camions. Je pourrais voyager, loin. Il paraît que c'est très fatigant et qu'il faut être solide. Mais moi, je suis comme ça. Je le sais. Pour savoir qui on

est vraiment, il faut aller au bout de soi. Du moins, je crois. Parce qu'au milieu, nous sommes tous semblables. Je me voyais : une cigarette entre les doigts, un beau tatouage encerclant la cheville, avec une casquette vert foncé et deux tresses qui descendaient de chaque côté de mon visage. Et juste à l'instant où j'allais apercevoir mes traits, mon vrai visage, l'image disparaissait. Je l'ai dit à mon père, pas pour le tatouage ni la cigarette, non, seulement que je voulais conduire des camions. Il m'a répondu que ce n'était pas un bon métier pour moi et de trouver autre chose. J'ai compris qu'il m'était défendu d'être qui je voulais. Que c'était mal. Que j'étais mal.

Les ressources de mon nouveau nom furent vite épuisées. Il me fallait le remplir pour savoir qui j'étais. Aller au bout de moi, retourner d'où je venais. Retourner très loin derrière, en arrière de moi, pour pouvoir aller toucher à qui je serai devant, à l'autre bout. Chaque soir, la lumière fermée, avant de m'endormir, j'essayais de refaire le chemin. Et je n'arrivais jamais à dépasser ce moment, le plus loin que j'avais trouvé. Je portais une petite veste de laine rouge qui s'attachait avec un seul bouton, près du cou, un bouton blanc avec un cœur rouge dessus, et une blouse blanche en dessous de la veste. La blouse et la veste de laine s'attachaient trop près du cou. Même s'il restait un petit espace, j'avais de la difficulté à avaler et à respirer, comme si le col était plus serré qu'il ne paraissait. La laine me brûlait la peau, même à travers la blouse. Mes cheveux étaient très noirs, comme ceux de mon père. J'étais en bas de l'escalier. Ma mère me prit par les aiselles. Ça me faisait mal. J'essayais de redescendre, mais elle serrait plus fort et ça faisait encore plus mal. Chaque fois que je repensais à cette scène, ça faisait aussi mal sous les bras. Et ce mal avait pris toute la place, avait effacé ce qui était en arrière de ce moment-là.

M'y prendre autrement. Comme on me disait que je ressemblais à mon père quand j'étais petite, je devais être un peu comme lui. Il fallait donc que je trouve qui il était. Ce n'était pas facile. Cet homme ne parlait jamais. Il travaillait sans cesse et je le dérangerais quand je lui posais des questions. J'ai donc décidé de

le suivre partout pour essayer de comprendre. Il se levait à cinq heures, mettait son linge d'étable qui sentait l'eau de Javel ou l'étable s'il l'avait déjà porté. Je lui demandais de me réveiller en même temps que lui, mais il ne s'en occupait pas. Bien vite, j'ouvrais les yeux avant lui. J'attendais que son réveil sonne pour me lever. Je m'habillais et prenais mon petit bâton pour aller chercher les vaches dans le champ. Je l'aidais dans sa besogne du mieux que je pouvais ; je nettoyait le fumier, portais les chaudières et transportais des balles de foin presque aussi lourdes que moi. J'ai vite compris deux choses : le silence et le feu dans chacun des petits bouts de mon corps.

Au déjeuner, son assiette terminée, il buvait du café instantané et écrivait dans un livre. Un très gros livre avec une épaisse reliure noire. Sur le côté était inscrit « agenda » en lettres dorées. Je n'avais évidemment pas accès à son contenu, mon père le rangeait sur le dessus de la bibliothèque. Je suis tout de suite allée me confectionner mon propre agenda. J'ai réuni toutes mes feuilles à dessin entre deux cartons que j'avais découpés dans une vieille boîte à chaussures. Je reliai le tout par des bouts de corde de nylon orange attachés en boucles. Enfin, je pris mon crayon de bois noir pour colorier la couverture. Je pesais très fort sur le crayon pour faire aussi noir que sur le vrai agenda. Mais je ne savais toujours pas ce qu'il fallait écrire.

Je me rappelai que, pendant que nous déjeunions, nous écoutions la radio. Je ne comprenais rien à la politique ni à l'économie. Un seul fait divers m'avait marquée : une petite fille était morte dans un escalier roulant. J'entrepris d'écrire cette triste nouvelle sous la date du 12 septembre. Je demandai à mon père de corriger mes fautes. Il regarda mon petit agenda et me répondit qu'on n'écrit pas ces choses-là. Il sortit et alla préparer l'étable qu'il fallait chauler ce jour-là.

Je me demandais toujours ce qu'il fallait et ne fallait pas écrire. Comme le chaulage rendait la respiration difficile, il m'était interdit d'y participer. Je continuais ma réflexion quand je remarquai que le gros agenda avait été oublié sur la table. Je m'en emparai donc et courus à ma chambre. Je fermai la porte, ce que

je ne faisais jamais ; ça me donnait toujours l'impression d'étouffer. Comme si la chambre était une extension de mon corps. Une pluie forte martelait les fenêtres et résonnait sur le toit en tôle. Je me suis assise par terre, les deux livres noirs devant moi. Je caressai la couverture du gros agenda. Le matériel me faisait penser à du cuir, épais et texturé. En appliquant une légère pression du bout de l'index, la surface capitonnée demeurait enfoncée quelques secondes avant de reprendre sa forme. Des bourrasques de vent projetaient la pluie encore plus violemment sur les fenêtres. J'aimais bien ces bruits qui révélaient l'existence d'une force mystérieuse et incontrôlable. Comme j'avais envie d'être. Une force que je ressentais quelque part au fond de moi. Je soulevai la couverture qui émit quelques petits craquements. L'agenda datait de quatre ans déjà. Sur chaque page étaient inscrites les différentes années dans la marge, à gauche des paragraphes correspondants. Comme je n'avais pas encore appris à écrire en lettres attachées, je me contentais de contempler les cerceaux formés par les minuscules caractères entassés les uns sur les autres. À chaque année correspondait une couleur, selon le stylo qui avait été utilisé ; trois lignes rouges, six lignes bleues, cinq lignes d'un bleu plus foncé... Je tournais les pages, observant les motifs et les formes de ces masses de couleur. Le papier épais commençait à jaunir. Je me collai le visage sur les pages. Les yeux fermés, j'en respirais l'odeur. Après un long moment, je n'avais pu déchiffrer rien d'autre que la récurrence de chiffres à côté d'un « F ». J'en déduisis qu'il s'agissait de la température.

Je posai mon agenda à côté du vrai, les deux ouverts en date d'aujourd'hui. Avec mon crayon à mine et ma règle en bois, je traçai une ligne sous l'histoire de la petite fille dans l'escalier roulant. Je savais maintenant qu'il fallait que j'écrive pour connaître celui qui se cachait derrière mon père. Pour découvrir qui j'étais. Je fermai les yeux, replongeai le nez dans son cahier en me concentrant sur les bruits du vent et de la pluie. Je voulais entrer dans ce monde duquel j'étais issue et dont j'ignorais tout. Peu à peu, une présence s'imposait. Je ressentis d'abord des émotions étranges. Elles arrivaient, puis disparaissaient immédiatement,

laissant place à d'autres. Elles s'organisaient ensuite en escalier dont les marches s'ajoutaient, une à une, vers le bas, à une vitesse effarante, suivant les pulsations de la pluie. À chacune des marches correspondait une nuance d'émotion plus inquiétante que la précédente. À une certaine profondeur, des événements accompagnaient ces sensations. Leur fréquence commença à ralentir. Le visage d'un petit garçon apparut, puis s'effaça aussitôt. Il avait les cheveux noirs, les yeux jaunes. Il devait avoir mon âge. Je n'arrivais toutefois pas à définir l'expression sur son visage.

La pluie avait cessé. Ou plutôt, on ne l'entendait plus à ces profondeurs. Je contrôlais maintenant le rythme de ma descente. Les marches se succédaient, prenant les couleurs de l'encre dans le cahier. L'escalier se tordait, comme les dessins des lettres. Je ressentis une peur d'une nature que je ne connaissais pas encore. Néanmoins, je décidai de continuer à descendre. Je voulais absolument revoir ce petit garçon qui devait m'emmener sur le chemin de moi.

La marche suivante était brûlante. Le petit garçon réapparut, en entier cette fois. Son visage était revêtu de la même expression, mais plus prononcée. Des mots qui étaient cachés à l'intérieur de la marche s'envolèrent : TERRE... ROCHES... FEU... Du feu enflamma les pupilles du petit garçon et enveloppa son corps. Tout redevint noir.

Je descendis alors une autre marche. Les mots se pliaient et se déplaient, tel un accordéon : LE... SILENCE... EST... UN... JE... Il était assis sur la marche, à côté de moi. Les bras entourant ses jambes repliées. Les genoux accotés sur la poitrine. Le front appuyé sur les avant-bras. Je le regardais, immobile, n'osant effectuer aucun mouvement de peur qu'il ne s'enfuie encore. Il releva la tête. Je m'assis. Nos épaules se touchaient. Il ouvrit la bouche et j'entendis le silence ; vrai, profond et vide de tout. Même de souffle.

À la marche suivante, des mots bleu foncé formaient les maillons d'une chaîne qui s'enroulait autour de moi. Ces mots sortaient de la bouche du petit garçon. Lorsque prononcées, les syllabes devenaient les barreaux serrés d'une cage sans serrure : CETTE... ROUTE... SANS... ORIGINE...